

NAPOLÉON I^{er} 1769-1821

Prise de vue

Il n'est pas de figure plus populaire dans l'histoire universelle que celle de Napoléon. Une bibliographie exhaustive des écrits qui lui ont été consacrés serait aujourd'hui impossible. À l'origine de cette logorrhée : la passion. Adulation et haine se disputent le personnage. Pour prouver que Napoléon était étranger, Chateaubriand falsifie l'histoire en le faisant naître un an plus tôt, le 15 août 1768, juste avant l'annexion de la Corse par la France. De son côté, l'article « Bonaparte » du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse le fait mourir à Saint-Cloud le 18 brumaire. En revanche, il serait facile d'énumérer les témoignages d'idolâtrie que suscite encore l'Empereur de nos jours. Vers 1840, Louis Geoffroy, dans un beau livre méconnu, *Napoléon apocryphe*, imaginait que son héros, loin d'être vaincu en Russie, réussissait la conquête du monde et fondait la monarchie universelle. C'est que ce prodigieux rêveur a su faire rêver à son tour écrivains et hommes d'État, grands capitaines et artistes. Là réside peut-être le secret de sa popularité. Au moment des journées de 1830, Stendhal note ses impressions en marge du *Mémorial de Sainte-Hélène*, dont il vient de faire le livre de chevet de Julien Sorel ; un siècle plus tard environ, Abel Gance s'empare de Napoléon pour donner au cinéma muet son plus illustre chef-d'œuvre. Permanence du mythe.

On ne trouvera pas ici une vie de Napoléon. L'ascension du petit officier corse à la faveur de la Révolution (siège de Toulon, écrasement de l'insurrection royaliste de vendémiaire, expéditions d'Italie et d'Égypte, brumaire) est bien connue. Nul n'ignore la fin : six années de morne ennui sur un rocher battu par les vents de l'Atlantique. Dans l'intervalle, un destin exceptionnel qui se confond pendant quinze ans avec celui de l'Europe. Renvoyant aux articles DIRECTOIRE, CONSULAT et premier EMPIRE, on s'est attaché surtout ici à montrer les visages successifs qu'a pris Napoléon depuis le moment où il entra dans l'Histoire jusqu'à notre époque. Car la plus grande conquête de Napoléon n'est pas l'Europe, c'est celle de l'imagination des générations qui ont suivi l'Empire. « Vivant, il a manqué le monde ; mort, il le possède », écrit Chateaubriand.

@ La légende officielle

Le génie de Napoléon est d'avoir compris très tôt l'importance de la propagande et la nécessité de se créer une légende. Dès la campagne d'Italie, le 20 juillet 1797, il fonde son propre journal sous le titre de *Courrier de l'armée d'Italie*. Largement diffusée en France, cette feuille exalte les exploits d'un général jusqu'alors inconnu. Peu après paraît un second journal, *La France vue de l'armée d'Italie*, qui surpasse le premier dans l'éloge. On y lit : « Napoléon vole comme l'éclair et frappe comme la foudre. Il est partout et il voit tout. Il sait qu'il est des hommes dont le pouvoir n'a d'autres bornes que leur volonté quand la vertu des plus sublimes vertus seconde un vaste génie. » Comme si l'action de ces feuilles semblait insuffisante, un troisième journal était fondé sous le titre révélateur de *Journal de Bonaparte et des hommes vertueux*. Cette propagande fut financée par le butin de l'armée d'Italie.

Comment n'aurait-elle pas été amplifiée sous l'Empire ? Le personnage est créé : simplicité du costume (la redingote grise et le petit chapeau), familiarité avec l'homme de troupe (« le petit tondu »), puissance de travail surhumaine. Cette image est répandue par la gravure et le journal. Voici un extrait du 19 brumaire an X : « La force prodigieuse des organes du Premier consul lui permet dix-huit heures de travail par jour ; elle lui permet de fixer son attention pendant ces dix-huit heures sur une même affaire ou de l'attacher successivement à vingt sans que la difficulté ou la fatigue d'aucune embarrasse l'examen d'une autre. La force d'organisation qui lui est propre lui permet de voir au-delà de toutes les affaires en traitant chaque affaire. »

Napoléon est l'homme providentiel qui a sauvé la France de l'abîme en brumaire. La propagande a volontairement noirci le tableau de la situation de la France sous le Directoire : un pays dévasté par la guerre et le brigandage, une industrie ruinée, un commerce paralysé, des finances en détresse, des déserteurs par milliers, des hôpitaux où l'on mourait faute de soins, une nation démoralisée. Survint Bonaparte qui redressa la situation militaire, épura les milieux politiques, rétablit l'ordre et la discipline. Non que le passif du Directoire n'ait pas été lourd ; mais n'a-t-il pas été exagéré par les partisans de Bonaparte ? N'a-t-on pas passé

sous silence certaines réformes de Jean-Pierre Ramel ou de François de Neufchâteau, attribuées abusivement au Consulat ? L'historiographie actuelle tend à une plus grande justice à l'égard du Directoire.

Sous Napoléon, les bulletins de la Grande Armée imposent la version officielle des combats. Les chiffres y sont le plus souvent modifiés et la bataille est refaite selon un schéma différent de la réalité : à Marengo est minimisée l'action de Desaix ; Auerstaedt est laissé dans l'ombre au profit d'Iéna. Seul l'Empereur doit apparaître comme le génial stratège qui a tout prévu.

On disait dans l'armée « menteur comme un bulletin » ; l'effet sur l'arrière n'en était pas moins prodigieux. « Les maîtres, dit Vigny, ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée et nos cris de Vive l'Empereur ! interrompaient Tacite et Platon. » On les déclamait dans les théâtres ; on les commentait à l'église au moment du prône ; on les affichait dans les rues. Certains furent tirés à 35 000 exemplaires ; ils parvenaient jusque dans les villages les plus éloignés. Leur traduction dans toutes les langues de l'empire amplifiait encore leur diffusion. On en inondait l'Europe et même l'Asie. Ainsi Napoléon écrivait-il à Cambacérès, le 11 décembre 1806 : « Faites traduire tous les bulletins de la Grande Armée pendant cette campagne et la campagne dernière en turc et en arabe, et envoyez-les à profusion à Constantinople. »

De la littérature à l'architecture, de la musique à la peinture 🇫🇷 , tout vise à glorifier Napoléon destiné à entrer vivant dans la légende. Songeons au *Sacre de David*, aux *Pestiférés de Jaffa* et au *Champ de bataille d'Eylau* de Gros, au *Triomphe de Trajan*, opéra de Lesueur aujourd'hui bien oublié mais qui eut un énorme retentissement, à l'arc de triomphe du Carrousel, à la colonne Vendôme, qui devint à partir de la Restauration le symbole du bonapartisme. Le catéchisme impérial enseigné obligatoirement à tous les enfants surpasse les autres moyens de propagande. À la question : « Comment Dieu a-t-il manifesté sa volonté que l'Empereur actuel et son successeur occupent le trône de France ? », il convient de répondre : « En conduisant l'Empereur par la main dans les circonstances les plus difficiles, en lui faisant obtenir partout la victoire et en lui donnant constamment la volonté pour le rétablissement de la société, de la justice et de notre sainte religion. » On y apprend aussi qu'il faut « révéler, aimer l'Empereur, lui

obéir et considérer en lui l'image de Dieu et le dépositaire de sa puissance sur terre ». Parmi les devoirs du chrétien : « Nous devons payer avec empressement les impositions nécessaires pour le maintien de l'État et nous ranger sous ses drapeaux pour la défense de notre patrie. »

Ainsi Napoléon invente-t-il la propagande moderne, chère aux régimes totalitaires. De son vivant, il a voulu s'imposer comme l'héritier d'Alexandre et de César, comme le fondateur de la IV^e dynastie.

📍 La légende noire

Surviennent les désastres de Russie et d'Allemagne, l'invasion et l'abdication. Le mythe officiel s'écroule. La statue de Napoléon est déboulonnée de la colonne Vendôme. Née de la lassitude de la guerre et du poids des impôts indirects, la légende de l'Ogre apparaît dans les campagnes françaises dès 1812. Son origine est spontanée ; elle ne doit rien à la propagande britannique qui s'acharna sous forme de caricatures et de pamphlets contre la personne de Boney (abréviation péjorative de Bonaparte), après la rupture de la paix d'Amiens. Avant la France, la réaction antinapoléonienne a déjà touché l'Espagne. Sentiment national et exaltation religieuse se mêlent dans le *Catéchisme civil* pour donner de Napoléon une image inattendue, celle de l'Antéchrist, et comparer la guerre de la péninsule à l'Apocalypse. Réaction également contre le mythe napoléonien en Allemagne où Goerres et Fichte s'opposent à Goethe. Après l'invasion de 1812, la légende antinapoléonienne gagne la Russie : on en trouve encore l'écho dans le *Guerre et Paix* de Tolstoï.

Ainsi l'Europe, de Beethoven rayant le nom de Bonaparte de la partition de l'*Héroïque* à Goya illustrant tragiquement le *Dos de Mayo*, refuse-t-elle l'image de Napoléon que celui-ci prétend lui imposer.

En France, Chateaubriand dans son *De Buonaparte et des Bourbons* insiste sur l'origine étrangère de Napoléon, dénonce son despotisme, la ruine économique de la France, la saignée démographique. À sa suite, plus de cent pamphlétaires offrent de l'Empereur une image peu favorable. Alexandre et César cèdent la place dans les comparaisons à Gengis Khan et Attila. Au-delà de ces excès, la pensée « ultra » condamne dans l'héritage de Napoléon la centralisation

administrative et le dirigisme économique.

Cette légende noire persistera à travers tout le XIX^e siècle. On la retrouve sous la plume des principaux écrivains de l'Action française (Léon Daudet, Charles Maurras qui dresse un parallèle entre Jeanne d'Arc, Louis XIV et Napoléon peu favorable à ce dernier). Jacques Bainville conclut ainsi son brillant essai sur Napoléon (1931) : « Sauf pour la gloire, sauf pour l'art, il eût probablement mieux valu qu'il n'eût pas existé. »

📍 La légende populaire

Une nouvelle légende dorée, par opposition à la légende noire des royalistes, apparaît, spontanément aussi, dans les campagnes, vers 1817. Les conditions économiques difficiles que connaît la Restauration embellissent aux yeux des ouvriers et des paysans le souvenir de l'époque impériale, période de hauts salaires et de bas prix du pain. Les récits des anciens soldats (cf. *Le Médecin de campagne* de Balzac) maintiennent le souvenir des grandes victoires militaires qui flattent le sentiment national malgré les désastres de 1814 et de 1815. Les lithographies de Raffet et de Charlet, les chansons de Béranger et de Débraux, les poèmes de Barthélemy et Méry répandent l'image du « petit caporal ». Retenons surtout les *Souvenirs du peuple* de Béranger. Une modeste grand-mère évoque ses trois rencontres avec Napoléon. La première fois, elle est frappée par la simplicité de l'Empereur :

Il avait petit chapeau,
Avec redingote grise.

La seconde fois, c'est sa bonté qui l'émeut :

Son sourire était bien doux.
D'un fils, Dieu le rendait père.

En 1814, l'Empereur a mangé sous le toit de la vieille une tranche de pain bis et bu un verre de piquette. La grand-mère a conservé le verre :


On parlera de sa gloire
Sous la chaumière bien longtemps.
L'humble toit dans cinquante ans
Ne connaîtra plus d'autre histoire.

Après 1830, la propagande bonapartiste s'empara habilement de ce Napoléon des humbles. Les voix qui portent Louis-Napoléon à la présidence de la République en 1848 et légitiment son coup d'État de 1851 ne viennent-elles pas de ces chaumières chantées par Béranger ?

@ La légende libérale et républicaine

Vaincus en 1815, les bonapartistes se rapprochent des libéraux et des républicains, rapprochement d'autant plus aisé que Napoléon se présente à Sainte-Hélène non plus comme un despote guerrier mais comme un souverain libéral. Dans le *Mémorial*, paru en 1823, Las Cases rapporte les propos de Napoléon sur les grands principes de la Révolution : « Ces grandes et belles vérités doivent demeurer à jamais, tant nous les avons entrelacées de lustre, de monuments, de prodiges. Elles seront la foi, la religion, la morale de tous les peuples et cette ère mémorable se rattachera, quoi qu'on ait voulu dire, à ma personne parce qu'après tout, j'ai fait briller le flambeau, consacré les principes et qu'aujourd'hui la persécution achève de m'en rendre le Messie. »

Dans l'œuvre de Las Cases, Napoléon se pose en défenseur des conquêtes révolutionnaires et en unificateur de l'Europe, confisquant ainsi à son profit les deux forces montantes du XIX^e siècle : le libéralisme et le nationalisme. Illustre prisonnier de la Sainte-Alliance, il devient sans difficulté le champion des peuples opprimés. Le soldat de la Révolution relègue dans l'ombre le César antilibéral. Les soulèvements de 1830 se font aux cris de Vive Napoléon ! Dans ses écrits, Louis-Napoléon à la conquête du pouvoir insiste sur l'idée que Napoléon était l'élu du peuple. La reine Hortense rappelle dans ses *Mémoires* que la seule légitimité des Bonaparte est le suffrage populaire. Un instant séduits, libéraux et républicains découvrent en 1851 le danger des coalitions. Les républicains ne pardonneront jamais le coup d'État du 2 décembre et conserveront une méfiance irréductible à l'égard du plébiscite, source du pouvoir personnel. L'oncle expie les fautes du neveu : c'est en pensant à Napoléon III que Michelet

s'acharne sur le premier Napoléon dans son *Histoire du XIX^e siècle* ; Proudhon le déclare « immonde en tout » ; la Commune fait abattre la colonne Vendôme  . L'historiographie marxiste se veut toutefois plus nuancée : en 1969, le Parti communiste français accepte de s'associer aux cérémonies du bicentenaire de la naissance de Napoléon ; une personnalité, estime-t-il, se juge selon le rôle objectif qu'elle a joué. Or, Napoléon a consolidé et étendu les conquêtes de la Révolution.

@ La légende romantique

Jusqu'en 1827, le mouvement romantique est resté royaliste. L'*Ode à la colonne* qu'écrivit vers cette époque Victor Hugo consacre le glissement de toute une génération littéraire dans le camp impérial. En célébrant, non sans nuances d'ailleurs, « le temps où Napoléon flamboyait comme un phare », elle a apporté au mythe la justification artistique qui lui faisait défaut.

La mort de Napoléon, cloué tel Prométhée sur un îlot rocheux de l'Atlantique, le contraste entre sa gloire passée et sa misère présente, la solitude du chef vaincu ont bouleversé les romantiques. Ils retrouvaient dans les mémoires des anciens soldats de la Grande Armée ou dans l'imagerie populaire une épopée qui contrastait avec la médiocrité relative de la Restauration et de la monarchie de Juillet. « La France s'ennuie », écrit Lamartine. L'ère des chevauchées à travers l'Europe est finie. Tout s'est interrompu à Waterloo sur une dernière charge de cavalerie. « Alors, écrit Musset dans la *Confession d'un enfant du siècle*, s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des pyramides. Ils avaient dans la tête tout un monde, ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins, tout cela était vide et les cloches de leur paroisse résonnaient seules dans le lointain. »

Et Vigny : « J'appartiens à cette génération née avec le siècle, qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue et vint la prendre au moment même où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons. » Ou encore Barbey d'Aurevilly, parlant de l'un de ses personnages : « Il avait passé sa jeunesse à faire une épouvantable consommation de gants blancs et à réfléchir sur la vie, les deux seules ressources qui nous soient restées, à nous autres jeunes gens qui n'avons pas vu Napoléon. » Celui-ci devient le

modèle auquel se compare une génération. Il obsède Stendhal et Hugo. Sur une statue de l'Empereur, Balzac avait écrit : « Ce qu'il a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume. »

Les lettres françaises ne s'en relèvent pas : le mythe se révèle inépuisable. Barrès salue dans Napoléon « un professeur d'énergie et un exciteur d'âmes » (*Les Déracinés*, 1897) ; Anatole France voit en lui « le héros parfait » (*Le Lys rouge*, 1894).

« On ne voit pas, note Maurice Descotes, quelle figure dans notre histoire nationale a davantage fasciné l'écrivain que celle de Napoléon. Charlemagne sans doute pourrait soutenir la comparaison : commencée de son vivant, la transfiguration poétique de l'Empereur à la barbe fleurie s'est opérée peu à peu, s'enrichissant de réminiscences de l'Antiquité classique ou biblique, et le héros a pris les proportions d'un personnage d'épopée. » Le thème napoléonien se constitue dans une époque où le merveilleux, chrétien ou non, avait perdu son pouvoir, où les documents, les traditions écrites, les témoignages étaient nombreux.

Ce qui frappe surtout, c'est l'universalité du mythe. Il inspire des odes à plusieurs poètes, de Byron à Meredith. Walter Scott écrit vers 1825 une *Vie de Napoléon* ; Thackeray s'enthousiasme au retour des cendres ; Thomas Hardy compose une gigantesque fresque sur le duel qui opposa l'Angleterre à Napoléon (*Les Dynastes*) ; Conan Doyle accorde dans son œuvre une place plus grande à Napoléon qu'à Sherlock Holmes. Voilà pour le domaine anglais. En Italie, il faudrait citer tout le courant poétique de Vittorio Alfieri et Giacomo Leopardi à Alessandro Manzoni (*Le Cinq Mai*) ; en Allemagne, Henri Heine surtout (*Les Deux Grenadiers*), en Russie, Tolstoï et Dostoïevski. « Oui, je voulais devenir Napoléon ; c'est pourquoi j'ai tué ! », explique Raskolnikov dans *Crime et châtiment*. Et Nietzsche tire de ce culte de l'individu, inspiré par l'Empereur, sa théorie du surhomme.

@ La légende du XX^e siècle

Cependant que les dictatures contemporaines se réfèrent à lui, le cinéma annexe le personnage de Napoléon. À lui seul, l'Empereur inspire plus de

films que Lincoln, Jeanne d'Arc et Lénine réunis. Il est même à l'origine de l'invention du grand écran. Pour projeter son *Napoléon*, qui s'achève malheureusement sur la campagne d'Italie, Abel Gance imagine en effet un triple écran. Œuvre épique, ce long film mutilé est resté sans postérité. Le *Napoléon à Sainte-Hélène* de Lupu Pick (1929) comme le *Waterloo* de Grune (1928) ne le valent pas. Gance lui-même échoue avec *Austerlitz* (1960), dont seules les scènes de bataille sont dignes du grand ancêtre. Négligeons la production hollywoodienne (Charles Boyer et Marlon Brando en sont les principaux interprètes) et les multiples versions de *Guerre et Paix* (Vidor ou Bondartchouk). Non dépourvus de charme, les films de Sacha Guitry n'en ramènent pas moins l'épopée impériale aux dimensions d'un comique de boulevard (*Le Destin fabuleux de Désirée Clary*, *Le Diable boiteux*, *Napoléon*). Cependant qu'en mai 1968 est contestée en France l'Université, dite « napoléonienne », la société de consommation ne néglige pas un tel support publicitaire : la silhouette impériale s'étale sur les couvercles des boîtes d'un fromage réputé ou décore les étiquettes d'un alcool fameux ; elle favorise la vente d'une marque d'essence qui distribue à ses clients des médailles célébrant les grands événements de l'Empire. Dernier avatar du mythe ?

Le 13 octobre 1806, Napoléon entrait dans l'éna. « J'ai vu, note Hegel, l'Empereur, cette âme du monde [...] C'est une sensation merveilleuse de voir un pareil homme qui, concentré ici sur un point, assis sur son cheval, s'étend sur le monde et le domine. » Depuis, Napoléon n'a cessé d'obséder les hommes : le stratège a été commenté dans toutes les écoles de guerre ; les systèmes moraux, de l'individualisme stendhalien à la volonté de puissance de Nietzsche, l'ont pris pour référence ; les écrivains ne l'ont plus lâché (*La Foire d'empoigne* de Jean Anouilh, *La Semaine sainte* d'Aragon, etc.). Mais à l'inverse de don Juan, autre personnage historique devenu mythique, la création artistique n'a jamais pu le modeler à sa guise : c'est que Napoléon avait pris soin de construire lui-même sa propre légende.

Comment expliquer la fascination exercée par Napoléon ? Faut-il le ranger, comme le faisait non sans nuances Carlyle, parmi les héros dont il serait le mythe le plus achevé ? Emerson voit en lui le représentant des classes démocratiques : « Chacun des millions de lecteurs d'anecdotes ou mémoires ou vies de Napoléon se délecte, parce qu'il y étudie sa propre histoire. Napoléon est

absolument moderne. L'homme de la rue trouve en lui les qualités des autres hommes de la rue. Il trouve un citoyen qui est arrivé à une position si dominante qu'il a pu satisfaire tous les goûts que l'homme du commun possède, mais qu'il est obligé de cacher et de refouler. » Plus simplement, et sans recourir à la psychanalyse, ne peut-on voir en Napoléon l'incarnation de la « volonté de puissance » ?